À bâtons rompus contre la soumission féminine

Surtout ne te retourne pas (2005) et *Au commencement était la mer* (1996) de Maïssa Bey

Claudia Mansueto

Université de Trieste (Italie), Département de langues

mansueto.claudia@email.it

Résumé : Parmi les plumes de la *nouvelle vague* littéraire maghrébine, Maïssa Bey est sans doute une des plus subversives. En révolte contre un système idéologique qui mortifie et humilie l'expression féminine, Bey écrit, comme souligne la chercheuse Arezki, « pour dire le mal-être, pour témoigner [1] ». Parmi les romans beyens, *Surtout ne te retourne pas* et *Au commencement était la mer* mettent en évidence la détermination et le courage des Maghrébines : Dounya lutte pour sa fille et Nadia choisit de mourir pour défendre son rêve d'émancipation. Héroïnes cachées sous le masque de l'anonymat, les voix en marge beyennes véhiculent la certitude, la conviction têtue que l'éveil du Maghreb désorienté et schizophrénique passe par la révolution du *deuxième sexe*.

Mots-clés : expression féminine, témoignage, Maghrébines, émancipation, révolution.

Née en 1950 à Ksar-el Boukhari en Algérie, Maïssa Bey est une écrivaine *engagée* contre toute forme de marginalisation féminine : plume contestataire et courageuse, l'intellectuelle contribue à enrichir la mosaïque littéraire maghrébine. Auteure anti-conformiste et hors définition, Bey décrit un Maghreb blessé par le phallocentrisme intégriste, étouffé par les préjugés et les idées reçues : désorientée et schizophrénique, la région méditerranéenne est le royaume des paradoxes et des contrastes. Habitante d'un *third space* a-géographique, Maïssa Bey appartient à cette vaste communauté des idées qui accueille et berce les rescapés, les voix transgressives, les visages à part *:* protégées par la rassurante dimension créative, les plumes de ce Maghreb aveugle

1. Dalila Arezki, *Romancières algériennes francophones : langue, culture, identité*, Biarritz, Atlantica-Séguier, 2006, p. 99.

inventent des espaces interdits, dénoncent des crimes, donnent voix aux invisibles. Interprète raffinée d'un univers littéraire poétique et merveilleux ou contestatrice infatigable, Maïssa Bey évoque les maux choquants et les espoirs optimistes d'une société maghrébine à la recherche de son identité. Dans l'article « Surprise en flagrant délit de liberté », Christiane Chaulet-Achour présente la complexité de l'itinéraire créatif et idéologique beyen :

> L'univers de Maïssa Bey n'est pas manichéen, versant les hommes du côté sombre et les femmes du côté lumineux. L'autre partie de la magie de cette écriture est la profonde poésie de la langue. On n'est pas étonné qu'elle puisse confier, dans un entretien : « Lorsque j'écris, j'entends les mots, les phrases… J'ai presque envie de parler de composition, au sens musical… Il est si difficile d'accorder les voix, surtout lorsqu'elles sont chargées de cris, de plaintes, de colères [2] ! »

Protégée sous le voile d'un pseudonyme-masque qui occulte son vrai nom mais qui libère sa voix, Maïssa Bey écrit pour survivre, pour sortir de cette obscurité expressive qui tue, jour après jour, les espoirs féminins. Porte-parole d'une Algérie martyrisée par guerres civiles, révolutions et luttes fratricides, l'intellectuelle ne cherche plus de réponses, ne s'interroge plus sur l'origine d'un intégrisme machiste qui pulvérise la libre expression féminine. Maïssa Bey veut tout juste « garder assez de forces pour [se] battre [3] » car :

> Se battre aujourd'hui, résister, c'est ne pas se laisser totalement envahir par le désespoir et la peur qui hantent nos jours et nos nuits. Ne pas se laisser aussi gagner par la haine, ne pas laisser s'éteindre en nous cette part d'humanité qui, croyons-nous encore, existe en tout homme [4].

Écrivaine en marge, Bey habite ce que Simon définit comme « un lieu hors d'atteinte [5] », un endroit de liberté où la parole subversive d'une femme en révolte nourrit un rêve d'émancipation. « Subtil sismographe [qui] laisse entrouvert l'espace des possibles [6] », selon les paroles de Christine Rousseau, l'intellectuelle algérienne défie les diktats d'une société misogyne pour contribuer à la construction d'un refuge littéraire sans frontières, un huis clos mystérieux et magique « entre l'ingérence et l'indifférence, un espace suffisant pour qu'on puisse y faire tenir des relations saines et paisibles [7] ». Parmi les romans de Maïssa Bey on a choisi d'analyser *Surtout ne te retourne pas* et *Au commencement était la mer* : ouvrages bouleversants, les deux contributions sélectionnées soulignent le courage et la détermination de l'héroïne beyenne. Porte-paroles d'un microcosme féminin soumis et silencieux, Dounya et Nadia, les héroïnes

2. Christiane Chaulet-Achour, « Surprise en flagrant délit de liberté : Maïssa Bey, un espace de création », *Algérie, Littérature / Action*, n° 93-94, 2005, p. 75.

3. Catherine Simon, « Femmes du Maghreb, une écriture en marge », *Le Monde*, 17 octobre, 1997, p. VII.

4. *Ibid.*, p. VII.

5. Catherine Simon, « L'écriture survie de Maïssa Bey », *Le Monde*, 17 octobre 1997, p. VI.

6. Christine Rousseau, « Séisme intime dans un pays violenté : Surtout ne te retourne pas de Maïssa Bey », *Le Monde*, 29 juillet, 2005, p. 11.

7. *Ibid.*, p. 11.

des romans étudiés, éveillent les consciences des lecteurs occidentaux, luttent contre l'exclusion et enfin sortent de cet anonymat paralysant qui étouffe.

1 *Surtout ne te retourne pas*, ou la recherche d'une voie salvatrice dans le chaos

Roman controverse, *Surtout ne te retourne pas* aborde la thématique du double identitaire : Amina, jeune algérienne issue de la riche bourgeoisie nationale, disparaît des pages romanesques après le terrible séisme en 2003. La perte de la première héroïne beyenne coïncide avec l'arrivée d'une nouvelle, Amina, jeune fille sans mémoire qui a perdu tout repère après le tremblement de terre algérien. Sans nom et sans identité, Amina décide de vivre avec Dadda Aïcha, une femme sans âge ni famille qui a survécu au séisme en 2003. Finalement heureuse, la jeune héroïne beyenne retrouve le bonheur perdu dans le gouffre de son amnésie : avec Dadda Aïcha, Amina connaît l'amitié, l'amour maternel et les valeurs idéologiques de toute une communauté de réfugiés, de rescapés au terrible « animal monstrueux [8] » qui a bousculé, à un instant figé, la terre algérienne.

Un jour, la vie d'Amina changera définitivement : la présence de Dounya bouleversera la vie de la jeune réfugiée. Perdue dans le chaos d'une ville défigurée par la puissance du séisme, Dounya cherche sa fille, la seule raison de sa vie. Parmi les visages désorientés des survivants à la tragédie algérienne, la jeune femme reconnaît Amina, la fille sans mémoire, sans souvenirs. Finalement unies, les deux femmes, après une brève période d'incompréhensions, retrouvent le bonheur perdu :

> C'est à ce moment-là que je me suis levée. Que je me suis approchée. J'ai tendu les mains vers elle. Elle s'est levée à son tour. Elle a hésité. Nous nous sommes regardées. Intensément. Comme si nous venions de nous découvrir. Puis elle m'a prise dans ses bras. Nous étions deux. Mère et fille. Nous étions réunies pour la première fois depuis plus de vingt ans. Vraiment retrouvées. J'ai posé ma main sur sa bouche. – Non. Non. Je ne veux pas savoir. Tais-toi. Plus tard. Plus tard [9].

La conclusion de *Surtout ne te retourne pas* précipite le lecteur dans le vertige du doute : la deuxième Amina est-elle la vraie fille de Dounya ? Et la première Amina, disparue du roman beyen après les premières pages, a-t-elle la même identité de la narratrice homonyme qui succède à sa fuite romanesque ? Les paroles de la première Amina plongent le lecteur dans l'incertitude interprétative :

> Mais, dites-moi, dites-moi docteur, je voudrais être vraiment sûre. Qu'y a-t-il de vrai dans cette histoire ? Vous savez tout. Vous connaissez tous les personnages. Alors c'est à vous de me dire. C'est à vous maintenant de démêler les fils. Qui sont les autres ? Où sont les autres ? [...] Une création, une projection ? Et cette mère, l'opposé exact de la mienne ? [...] Tous, tous n'auraient été, selon vous, que le produit d'une confusion

8. Maïssa Bey, *Surtout ne te retourne pas*. Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2005, p. 45.
9. *Ibid.*, p. 204.

> mentale, d'un désordre, d'un éparpillement de la conscience ? [...] Qui pourra m'expliquer ? Je ne sais pas. Je ne sais pas. Et cette maison qui ne me reconnaît pas, que je ne reconnais pas. Et maintenant cette vague immense qui fonce, qui déferle, qui [10]...

Perdu dans le labyrinthe du mensonge, du double identitaire, le lecteur ne peut que constater l'anticonformisme bouleversant de ce roman : sur ce que Soler définit « l'axe sémantique être *vs.* paraître [11] », Maïssa Bey construit une œuvre paradoxale qui réactualise la formule rimbaldienne *Je est un autre*. Récit mimétique et simultané, *Surtout ne te retourne pas* annonce la thématique postmoderne et postcoloniale du « questionnement identitaire, le dédoublement du Moi et la dichotomie entre mirage et réalité existentielle [12] ». Bizarre, imprévisible, le roman beyen est une nébuleuse, une méduse insaisissable qui échappe à toute définition. Au-delà de la frontière entre le réel et l'illusoire, *Surtout ne te retourne pas* souligne l'idée d'une identité-mosaïque qui explore les territoires du possible. Voilà l'opinion d'Ana Soler :

> Dès lors, « je » est un autre et la découverte du véritable MOI, derrière ses différents masques, devient une mission compliquée. [...] Tel est le message véhiculé par ce récit beyen : celui de l'existence, même au plus profond du chaos et de la misère humaine, d'une lueur d'espérance, d'une voie salvatrice qui font que la vie mérite d'être vécue [13].

Dans la galerie des personnages beyens, Dounya capture l'attention du lecteur pour son courage : victime d'un mari violent, elle tue son copain pour protéger sa fille Amina. La longue détention, la solitude et la perte de sa créature n'affaiblissent pas sa détermination : le souvenir d'Amina accompagne les recherches de Dounya, essuie ses larmes et nourrit son espoir. Le séisme en 2003 favorise, finalement, la rencontre entre cette mère désespérée et sa fille : après vingt ans, Dounya retrouve Amina parmi les rescapés sans nom et sans identité du cataclysme algérien. Perdue dans les yeux vides de sa fille, la jeune femme libère tout son enthousiasme :

> Tu ne pourras jamais imaginer, simplement imaginer combien de fois, j'avais seule dans ma cellule, rêvé ce moment-là. J'en ai fait le film le plus beau, le plus inouï qu'on ait jamais retourné. Je m'en repassais toutes les séquences, chaque soir quand les lumières s'éteignaient, au milieu des invectives et des hurlements des détenues. [...] Tu as dû lire sur mon visage l'avidité, la faim, le besoin de te serrer dans mes bras [14].

Héroïne subversive, Dounya représente toute la force des femmes algériennes : têtues, les Nord-Africaines luttent courageusement pour réaliser leur rêve, pour survivre au désespoir. Exemple d'une communauté féminine voyante, Dounya est un symbole, une

10. *Ibid.*, p. 206.
11. Ana Soler, « Le questionnement identitaire dans Surtout ne te retourne pas de Maïssa Bey », *Expressions maghrébines*, vol. 8, n°1, octobre 2009, p. 122.
12. *Ibid.*, p. 123.
13. *Ibid.*, p. 132.
14. Maïssa Bey, *Surtout ne te retourne pas...*, *op. cit.*, p. 198.

métaphore littéraire qui occulte les transgressions et les petites victoires quotidiennes de créatures en chair et os en révolte contre l'intégrisme et la solitude. Déterminée, infatigable, la mère d'Amina illumine un univers féminin oublié sous le poids d'un conformisme étouffant : les revendications de Dounya, le cri assourdissant de son émancipation doivent conduire les Nord-Africaines humiliées vers un éveil idéologique et identitaire irréversible car, comme souligne Amina, « il en faut bien plus pour précipiter une vie dans la nuit [15] ».

2 *Au commencement était la mer*, ou l'éveil d'une jeune Antigone maghrébine

Publié en 1996, *Au commencement était la mer* conte l'histoire de l'algérienne Nadia. Jeune et rêveuse, l'héroïne littéraire imagine son avenir, dessine son futur brodé d'impatience, de désirs imprécis et fugitifs : anticonformiste, elle voudrait vivre une existence libérée de cette masse masculine qui barre l'horizon des femmes maghrébines. Obligée à respecter les diktats d'une société phallocentrique et rétrograde, Nadia rêve la rébellion, mais la recherche de l'émancipation est un parcours douloureux, trop dangereux pour une jeune fille de dix-huit ans. Les paroles de Maïssa Bey dénoncent le désespoir de l'adolescente algérienne :

> Obéir à ceux qui veulent régir sa vie : son frère, sa mère et tous les autres. Vivre sous les regards qui jugent, qui jaugent, qui agressent, qui condamnent. Des blessures incessantes qui lui donnent parfois envie de se battre, mais la laissent surtout meurtrie et vulnérable [16].

Seulement au bord de la mer Nadia oublie toutes les contraintes idéologiques qui entravent son bonheur : la vision de la Mer Méditerranéenne est un baume pour son âme tourmentée, une parenthèse de calme qui soigne les blessures de son cœur. Mosaïque schizophrénique d'aspirations dichotomiques, Nadia aime sa famille mais, en même temps, déteste les limitations de son milieu familial. À la recherche d'un grand amour aussi puissant que les vagues marines qui effacent le poids de la soumission, Nadia rencontre Karim, le cousin d'une de ses amies. Bouleversée, désorientée par une passion mystérieuse mais aveuglante, Nadia décide de suivre son instinct : rebelle, presque arrogante, la jeune adolescente algérienne veut défendre son sentiment, revendique le droit d'aimer Karim sans censures ni diktats. Voilà les paroles beyennes :

> Avec toutes ces menaces qui pèsent sur sa vie, sur des lendemains incertains, sur un quotidien aux odeurs de violence et de mort. L'étau qui se resserre, sur elle, sur toutes ses pareilles. Rebelles, encore. Arrogantes et nues, martèlent tout au long de leurs prêches ces hommes venus d'un autre temps et qui ont juré de les soumettre [17].

Malheureusement le rêve de liberté de Nadia ne vivra pas longtemps : obligé à se marier avec une fille « respectée de tous, sage et obéissante [18] », Karim renonce à

15. *Ibid.*, p. 29.
16. Maïssa Bey, *Au commencement était la mer*, Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2005, p. 13.
17. *Ibid.*, p. 79.
18. *Ibid.*, p. 18.

Nadia et, avec elle, il perd l'espoir d'un avenir de liberté. Désorientée, encore une fois seule, la jeune héroïne ne cesse de crier sa révolte : après un avortement douloureux, lancinant comme l'épée de la réalité qui trépasse les utopies, Nadia offre son corps à Djamel, le frère intégriste qui menaçait son émancipation. Impavide, en révolte contre les mensonges, la jeune héroïne avance vers son assassin, court vers l'homme qui la dilapidera pour « une histoire d'amour, de silence et mort [19] ». Roman anticonformiste, *Au commencement était la mer* est un récit courageux, un manifeste discret de la rébellion féminine : grâce à une écriture dépouillée et haletante, Maïssa Bey dessine l'itinéraire de mort de la femme maghrébine subversive, de la Nord-Africaine en marche contre les tabous et les idées reçues machistes. L'opinion de Sophie Perrin souligne le caractère contestataire de la mission intellectuelle de l'écrivaine algérienne :

> Comme la plupart des intellectuels algériens d'expression française, Maïssa Bey écrit dans l'urgence pour mettre à nu l'histoire immédiate, révéler par l'acte d'écriture des événements parfois confus. Afin de briser le silence, elle offre une peinture de la société par la fiction et notamment par le personnage de Nadia. La jeune fille, agitée par un fort désir de vivre en transgressant les règles imposées, trouve une forme de liberté dans la lecture et dans les sensations de liberté procurées par la mer. Elle devient le symbole de toute une génération de jeunes gens victimes de l'histoire de leur pays [20].

Déterminée à briser le silence séculaire qui étouffe la libre expression féminine, Maïssa Bey confie toute sa rage à Nadia, une jeune nord-africaine qui lutte courageusement contre la vague de haine et de peur qui la submerge. À travers sa porte-parole, l'auteure du roman dénonce la brutalité du système idéologique maghrébin : infecté par le virus de l'intégrisme, la région méditerranéenne semble avoir perdu ce sentiment de *pietas* qui représente le butin le plus précieux d'une société démocratique. Jeune Antigone berbère, Nadia capture l'attention du lecteur pour son courage, pour sa marche lucide et déterminée vers le sacrifice. La fille algérienne partage avec l'héroïne grecque l'amour pour la beauté, pour la liberté et le refus des mensonges et des compromissions. Voilà les considérations révélatrices de l'auteure du roman :

> Et quand elle découvre au hasard de ses lectures – pourquoi justement maintenant ? – criés par une autre jeune fille au nom étrange d'Antigone, les mots qu'elle n'a jamais pu dire, quand elle retrouve, page après page, le même désir éperdu de beauté et de liberté, le même refus des mensonges et des compromissions, la même souffrance exacerbée à l'idée de dire oui à tout ce qui n'est pas juste, à tout ce qui n'est pas vrai, elle pleure enfin, sans vraiment savoir pourquoi, peut-être simplement parce qu'elle se sent délivrée de n'être plus seule [21].

Comme Antigone, Nadia jouera son rôle de martyre jusqu'au bout : elle voudrait vivre, aimer, défendre ses idéaux mais elle est destinée à se dresser seule face au monde.

19. Sophie Perrin, « Au commencement était la mer de Maïssa Bey. Sous la houle bouleversante de Maïssa Bey », *Africultures,* 13 mars 2013, p. 1.

20. *Ibid.*, p. 1.

21. Maïssa Bey, *Au commencement était la mer…*, *op. cit.*, p. 55.

Parmi les innombrables réécritures de la tragédie grecque, celle de Jean Anouilh est particulièrement intéressante : Antigone est une jeune fille noiraude que personne ne prenait au sérieux dans sa famille, une créature silencieuse qui rêvait un avenir de bonheur dans un coin. Comme Nadia, l'Antigone d'Anouilh est une femme subversive qui ne veut pas cacher ses peurs, ses incertitudes. L'héroïne beyenne et celle du dramaturge français, donc, ont le courage de défendre leurs *non* : la soumission idéologique n'appartient pas à ces femmes transgressives qui renoncent à vivre pour protéger leur dissidence. Voilà les paroles révélatrices d'Antigone :

> Eh bien, tant pis pour vous ! Moi, je n'ai pas dit « oui ». Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, à moi, votre politique, votre nécessité, vos pauvres histoires ? Moi, je peux dire « non » encore à tout ce que je n'aime pas et je suis seul juge. Et vous, avec votre couronne, avec vos gardes, avec votre attirail, vous pouvez seulement me faire mourir, parce que vous avez dit « oui [22] ».

Nées pour « poser les questions jusqu'au bout [23] » pour citer les mots d'Antigone, l'héroïne grecque et Nadia choisissent, donc, la mort pour défendre la vie, pour témoigner la beauté de la vérité sur l'ambiguïté du mensonge.

Bibliographie

Anouilh, Jean, *Antigone*, Paris, La table ronde, 1946, p. 177.

Bey, Maïssa, *Au commencement était la mer,* Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2005, p. 13.

Bey, Maïssa, *Surtout ne te retourne pas.* Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2005, p. 45.

Chaulet-Achour, Christiane, « Surprise en flagrant délit de liberté : Maïssa Bey, un espace de création », *Algérie, Littérature / Action*, n° 93-94, 2005, p. 75.

Perrin, Sophie, « Au commencement était la mer de Maïssa Bey. Sous la houle bouleversante de Maïssa Bey », *Africultures*, 13 mars 2013, p. 1.

Rousseau, Christine, « Séisme intime dans un pays violenté : Surtout ne te retourne pas de Maïssa Bey », *Le Monde*, 29 juillet, 2005, p. 11.

Simon, Catherine, « Femmes du Maghreb, une écriture en marge », *Le Monde*, 17 octobre, 1997, p. VII.

Simon, Catherine, « L'écriture survie de Maïssa Bey », *Le Monde*, 17 octobre 1997, p. VI.

Soler, Ana, « Le questionnement identitaire dans *Surtout ne te retourne pas* de Maïssa Bey », *Expressions maghrébines*, vol. 8, n°1, octobre 2009, p. 122.

22. Jean Anouilh, *Antigone*, Paris, La table ronde, 1946, p. 177.
23. *Ibid.*, p. 180.